

qui concernait la perfection dans l'art, ont-ils pu ignorer l'art suprême : celui dont Beethoven parlait comme rapprochant le plus l'homme de la Divinité.* Je ne veux pas le croire ; et aussi je félicite M. Tiron de partager cette sainte croyance.

Dans de fort rares occasions, l'abbé Liszt s'est fait entendre à Paris. Il répudie un peu ce mérite de pianiste qui a fait cependant sa première gloire, mais il ne dédaigne pas de s'associer à toute manifestation qui peut intéresser l'art, et lui offre volontiers le concours de ses mains victorieuses. C'est pourquoi je le remercie d'avoir prêté un instant son concours à Mme Massart pour l'accompagnement de mon concerto de piano. Une telle condescendance prouve de sa part quelque estime pour moi, et une estime bien grande aussi pour cette reine du piano. Depuis, j'ai eu quelquefois encore l'occasion de l'entendre. Avec Planté, excellent artiste, il a dit, traduit par lui-même de l'orchestre, et pour deux pianos, son *Lamento e trionfo* du Tasse. On peut y suivre, tracées de main de maître, les angoisses du poète et la joie du triomphe. Nous étions peu nombreux à cette audition, et d'autant plus recueillis. Le morceau est noble, grandiose ; il est facile d'y suivre tous les effets de l'orchestre. L'imagination, cette ouïe intérieure, complète ce que le piano ne peut nous dire absolument ; et cependant une exécution si puissante dépasse peut-être en impres-

sion sur l'âme l'effet de soixante musiciens réunis. Je le demande à deux de mes bons amis de l'Union ? Liszt n'est-il pas l'homme-orchestre lorsqu'il joue la légende de Saint François de Paule marchant sur les eaux, ou bien saint François d'Assise prêchant les petits oiseaux. Liszt a supérieurement rendu la grandeur et la grâce de l'un et de l'autre.

Je ne résiste pas à vous traduire la première de ces légendes, bien que vous la connaissiez peut-être : elle est charmante ; mais je désespère de reproduire la naïveté de l'original.

“ Arrivés enfin en vue du phare de Messine, et sur le rivage de la *Cattona*, il trouva une barque qui portait en Sicile des douves de tonneaux. S'étant présenté avec ses deux compagnons au patron nommé Pierre Coloso, il lui dit : “ Par charité, frère, portez-nous dans l'île sur votre barque.” Et celui-ci, ignorant la sainteté de celui qui le priait, lui demanda le salaire. Et comme il lui répondit qu'il ne l'avait pas, l'autre répliqua qu'il n'avait pas de barque pour les conduire. Ceux d'Arena qui avaient accompagné le Saint, témoins du refus, prièrent le patron pour qu'il embarquât ces pauvres frères, bien certains que l'un d'eux était un saint.—Et s'il est saint, celui-là, répondit-il avec rudesse, qu'il marche sur les eaux ; qu'il fasse un miracle. Puis il partit, les laissant sur le rivage.

Sans se troubler du refus grossier de ce rustre marinier, et encouragé par l'esprit divin qui l'assistait sans cesse, il se détacha un moment de ses compagnons et invoqua par des prières l'aide divine en cette rencontre. Puis, retourné vers ses compagnons, il leur dit : “ Courage, enfants ; avec la grâce de Dieu, nous avons pour passer un meilleur

* La musique est une révélation plus sublime que toute sagesse, que toute philosophie.... Dieu est plus proche de moi dans mon art que dans tous les autres... Il y a quelque chose en lui d'éternel, d'infini et d'insaisissable... c'est l'unique introduction incorporelle au monde supérieur du savoir!...” (Pensée de Beethoven, transmise par Bettina d'Armin dans une lettre adressée à Goethe.)